

ATELIER D'ÉCRITURE DE FICTION 2023

CDH-Culture

SOMMAIRE

Introduction.....	3
Les deux physiciens et la pénurie d'énergie.....	4
Souvenirs (turbulents) du foetus.....	7
Juste une Justine.....	10
Bougie.....	15
La tête sur l'oreiller.....	18
L'Inconnue en Jaune.....	21

INTRODUCTION

Rencontrer, discuter, échanger, écrire avec une écrivaine ou un écrivain. Le CDH-culture a proposé au printemps 2023, pour la troisième année consécutive, un atelier d'écriture qui a permis à des étudiantes et étudiants de travailler personnellement avec une autrice ou un auteur. Une thématique, l'énergie, a été donnée comme source d'inspiration : elle reprend le THEMA organisé tout au long de l'année par le CDH et qui s'est décliné sous la forme de podcasts et de lunch-en-philo.

Les cinq autrices et auteurs sélectionnés pour coacher les participants sont reconnus dans leur pratique littéraire et ont déjà mené des ateliers d'écriture.

Il s'agit de :

- Elisa Shua Dusapin
- Blaise Hofmann
- Max Lobe
- Fabienne Radi
- Anne-Sophie Subilia

Leurs récentes publications que vous trouverez à la Bibliothèque de l'EPFL relèvent de différentes voies littéraires ouvertes sur le voyage, l'écologie, la sociologie, l'intimité et l'identité. Les étudiantes et étudiants inscrits ont pu ainsi choisir à quelle autrice ou auteur ils-elles allaient confier leur texte et ensuite dialoguer en tête à tête lors de deux workshops.

Plusieurs personnes ont souhaité publier leurs textes qui dessinent différents cercles d'intérêt évoquant la notion d'énergie dans des dimensions métaphoriques, moins comme une force qui fait tourner des machines que comme une puissance intérieure, force vitale animant tous les êtres vivants. Parmi les mondes rappelés, l'enfance ou la figure de l'enfant sont présents à la fois comme souvenir et comme avenir. La famille avec les sœurs ou les frères s'inscrit aussi dans ce paysage d'intimité. Le couple, l'amour, la séduction, la procréation et la naissance manifestent les élans vitaux, non dénués d'humour. Le dépaysement s'invite avec un voyage quasi initiatique au Brésil. Le quotidien teinté de nostalgie et d'un certain mal-être est confié dans un texte intime. La question identitaire surgit au travers d'un récit introspectif.

Tous les textes manifestent le désir d'écrire, l'énergie créatrice qui habite chacune et chacun mais qu'il faut solliciter, cadrer, engager et lui conférer la forme adéquate.

Le 22 mai 2023 dans le cadre du festival Les Culturelles du CDH-Culture, une lecture publique des textes orchestrée par quatre comédiennes et comédiens du PET, a réuni tous les participantes et participants. A vous, lectrice et lecteur de découvrir maintenant ces productions enthousiasmantes qui vous donneront, je l'espère, l'énergie et l'envie d'écrire à votre tour.

Véronique Mauron Layaz (Ph.D)
Responsable CDH-Culture

LES DEUX PHYSICIENS ET LA PÉNURIE D'ÉNERGIE

Quentin Gubler

Ingénieur, Laboratoire de conception micromécanique
et horlogère, EPFL

Il était une fois deux physiciens de l'EPFL, l'École Polytechnique Fédérale des Lapins. C'était en effet de la cuniculiculture qu'étaient issus les bien nommés Léonard Lapin et Heidi Lapine.

Nos deux petits génies cherchaient à résoudre un problème apparemment insoluble :
Que faire pour empêcher la pénurie d'énergie, arrêter le changement climatique et sauver la planète ?

Ils échangeaient des solutions :

- Généraliser et renforcer le principe du pollueur-payeur.
- Valoriser les comportements éco-responsables.
- Créer le prix Nobel d'écologie.
- Mobiliser l'armée ; sa mission est de protéger contre les menaces, et le changement climatique est une menace.
- Favoriser la fertilité éco-responsable des populations.
- Faciliter l'accès à l'euthanasie.
- Recourir aux neurosciences.
- Influencer les influenceurs.
- Utiliser l'intelligence artificielle.
- ...

Puis un long silence de réflexion s'installa... Quand tout à coup, ils prirent la parole en même temps pour exprimer la même idée avec les mêmes mots ! Ils se regardèrent, plongèrent dans les yeux de l'autre... Ils étaient tombés amoureux.

Ils se marièrent.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Fin.

Fin ?

Pas tout à fait...

Car ils n'eurent pas seulement beaucoup d'enfants. Mais énormément d'enfants. C'étaient des lapins, après tout. Et Léonard n'avait aucune difficulté à se mettre en branle. D'ailleurs, le mot « échec » ne faisait pas partie de son vocabulaire (il n'était pas du genre à partir la queue entre les jambes). Doté donc d'un don à dégainer son dard dare-dare, il fut affublé du surnom de Pan-Pan. Ce qui lui alla comme un gland. Il fut aussi surnommé Lucky Luke (l'homme qui tire plus vite que son ombre) et Priape (le dieu de la fertilité qui ressemble moins à un bipède qu'à un tripède). Il n'avait donc pas, Lapin, la pine en panne ; à peine Lapine revenue de la clapiernité (le clavier servant de maternité) qu'elle retombait enceinte en cinq sec, à sec (le coefficient de frottement entre les attributs respectifs de Léonard et Heidi étant suffisamment faible pour rendre superflu tout ajout de lubrifiant qui n'aurait été que perte de temps).

Les petits lapins se multiplièrent comme des petits pains. Les lapomètres (les appareils servant à mesurer les vitesses de reproduction des lapins) s'affolèrent. A tel point qu'il fallut s'inventer une nouvelle unité de mesure : le glys. Un glys (GLYS) correspondant à un GigaLapin par YoctoSeconde, soit mille millions de mille milliards de mille millions de mille lapins par seconde. « Glys » formait aussi un astucieux jeu de mots avec la réplique préférée de Lapin et Lapine : « Ça glisse comme dans du beurre ! » entonnaient-ils en chœur, au moins mille fois par heure, durant leur dur labeur.

La situation devint incontrôlable. Comment diable nos deux petits génies pensaient-ils pouvoir sauver la planète en la surpeuplant plus ? L'amour les avait-il rendus aveugles ? Ces questions méritaient d'être posées.

Le réchauffement climatique n'arrangeait rien ; en plus de diminuer la fertilité des terres, il augmentait celle des lapins, plus chauds encore qu'ils ne l'étaient déjà.

Si Léonard et Heidi ne manquaient pas d'énergie au sein du Lap-Lab (leur laboratoire de conception), il en était autrement des activités des humains, de plus en plus vaines, polluantes et énergivores. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez cette *intelligence su-périeure* ?

D'autres ressources vinrent à manquer : l'eau, les céréales, les légumes... dont les carottes. Ce qui n'inquiéta pas pour autant les lapins. Après tout, les humains ne ressemblaient-ils pas à des carottes avec leur teint orangé par leur tartinage compulsif d'au-tobronzant et leurs cheveux verdis par leurs teintures chimiques *éco-responsables* ? Cette nouvelle tendance *trop stylée* avait été lancée par Floyd et Taylor Shepherd, le couple le plus *hype* du moment qui comptait étonnamment plus de followers sur les ré-seaux sociaux qu'il n'y avait d'êtres vivants sur la planète...

Mais revenons à nos moutons. Pour les humains, les carottes étaient cuites. Pour les lapins aussi, d'ailleurs, mais au sens propre ; les humains cuisaient sous la chaleur étouffante due au réchauffement climatique.

Les humains commencèrent à se faire grignoter par les lapins. Leurs blessures étaient d'abord superficielles. Puis profondes. Et, enfin, mortelles.

C'est ainsi que disparut de la Terre l'humanité, après n'être devenue qu'un tas de fumiers qui servit d'ailleurs d'engrais pour relancer la culture de carottes.

Aussi fertiles furent-ils et pourtant excellents dans tout ce qui était très physique, nos deux lapins physiciens ralentirent la cadence. Ils purent alors enfin jouir. D'un repos bien mérité.

L'amour ne les avait donc pas rendus aveugles. Au contraire, leur régime alimentaire à base de carottes (bon pour les yeux) les avait dotés d'une extraordinaire clairvoyance.

Ils avaient sauvé la planète en réalisant leur idée, un éclair de génie, un coup de foudre aussi, qui unit pour la vie, Léonard et Heidi.

SOUVENIRS (TURBULENTS) DU FOËTUS

Estefania Mompean Botias

Doctorante, EPFL-EDAR- ALICE lab

Mi amor, comme tu es turbulent. Tu viens encore de me donner un coup de pied. Tu me fais rire. Que peut faire ton coup de pied de *niñito* pour faire fleurir à nouveau mon village natal ?

Murcie. C'est là que j'attends de te mettre au monde.

Regarde là-haut, au-dessous de la maison, c'est le verger. Je te vois t'y reposer, au calme, regardant par la fenêtre le doux mouvement des palmiers. Ta grand-mère les a fièrement maintenus. Mais pour combien de temps ?

Vois-tu, ici, c'est la Crête du coq de la cordillère. De ce côté-ci, un paysage qui n'attend que toi. La vallée fluviale est tracée par la rivière Segura et Guadalentín. Les murs du Guadalentín sont de l'autre côté-là-bas, au loin. L'autoroute passe. Quand les pluies sont forte, l'eau monte, monte. Inondation.

C'est un peu comme toi, dans mon ventre. Tu baignes dans le liquide amniotique. Mais tu ne te noies pas. Tu respirez.

Cariño, arrête de donner des coups de pied à ta maman, *por favor*. Sinon tu n'auras plus de chocolat à midi !

Je te promets de te faire visiter Murcie. Nous éviterons les mois chauds de juillet et août, quand la température dépasse les 50 degrés. Est-ce que tu pourras voir la maison que tes grands-parents ont construite. Le bois et les briques. Tout autour, des palmiers, des figuiers, des citronniers, des orangers.

Chaque maison a un chien ou un chat qui rôde comme une sentinelle paresseuse. Mais tu ne vivras peut-être pas les nuits humides qui accueillent l'odeur du jasmin. Je ne te vois pas dans ces nuits fraîches, le ciel plein d'étoiles.

Notre village présente des risques élevés d'inondation. Tout risque de disparaître si l'on ne fait rien.

Mais voilà, tout est turbulence dans ce paysage. La turbulence vient de l'État. La turbulence est cette énergie indomptable, que possèdent les fluides instables. Est-ce qu'on peut soumettre les eaux ? Hein, dis-moi, est-ce que tes coups de pieds peuvent dresser mes eaux ?

Ils ont voulu dompter ce paysage. Ils ont voulu l'effacer de la carte. Deux rivières qui convergent en débits instables. Ils ont voulu intuber les canaux qui donnaient une stabilité aquatique au terrain. Ils ont voulu barrer le langage de l'eau dans son mouvement. Les habitants de la région n'ont pas osé revendiquer leur condition humide. Le soi-disant projet d'aménagement n'a fait que rendre nos terres stériles et les cieux, eux, sont devenus gris.

Pourquoi je t'amène ici ? tu me demandes. Comme tu es drôle.

Ici, tout s'effondre, progressivement. Je veux que tu sois témoin. Avant que tout ne s'évapore. Avant que les inondations n'emportent tout. Nous devons lutter. Tu dois lutter contre les réponses hégémoniques qui nient ces turbulences. Nous avons besoin de toi, de tes petits pieds qui tapent dans l'eau, le souvenir d'un amour inconditionnel à nos terres.

Dana ! Dana ! Ce n'est pas ton nom. Ce sont les perturbations atmosphériques. Elles prennent forme, énormes comme des courants de masse d'air. Quand un courant est très froid, il glisse sur un autre courant, lequel est chaud. Ça produit des turbulences qui, elles, génèrent de fortes tempêtes.

Je pense à ta dernière image d'échographie, les traits de ton visage sont sculptés dans la boue des fortes pluies. L'odeur d'un ventre ouvert. Je pose ma main sur ce ventre, chaud, parce que tu ne cesses de bouger. Qu'est-ce tu veux me dire ? Parle-moi, *mi amor*. Dis-moi, est-ce que tu vois quelque chose ?

JUSTE UNE JUSTINE

Thibault Rieben

Etudiant, EPFL- Section de Mathématiques

J'ai envie de baiser.
Je swipe:
Gauche, droite, gauche, droite.
Souvent à droite.
"It's a Match!"
Justine, 21 ans, étudiante en lettres à l'UNIL.
J'aime les peintures de son corps.
Je lui fais un compliment sur ses goûts musicaux.
On discute,
On décide de se voir,
On se voit.
Place Chauderon.
On se balade dans la ville.
On parle de maths, de sciences et de littérature.
Un coup de philo,
On se croit intellos,
On refait le monde.
Justine me propose d'aller boire un thé chez elle.
Aller chez elle au premier date,
Intéressant,
Excitant,
On va baiser.

On arrive à la porte de son immeuble,
Il faut avoir une clé ou taper le code.
Je n'ai pas le code.
Elle ne me le donne pas.
C'est elle qui ouvre.
T'es plutôt un mec ascenseur ou escaliers?, elle me demande.
Plutôt ascenseur, mais là,
J'ai bien envie de monter tes escaliers.

Les premières marches sont timides.
La luminosité faible de la cage d'escaliers
rend chaque pas incertain.
Les jambes sont hésitantes.
Les marches ne sont pas régulières.
Elles ont chacune leur taille, leur forme,
Leur manière.
On agrippe la balustrade,
On tâtonne,

On sent,
On monte.
On respire.
Les pas s'accélèrent,
Les mains courantes s'entremêlent,
On transpire.

On monte,
On respire,
On transpire.

Un rythme s'y installe.

On monte,
On respire,
On transpire.

Une musique à quatre coups résonne,
Les murs sont humides,
La transpiration coule,
Les jambes tremblent.
La montée se fait sentir.
On s'y agrippe.
On se tient.
La curiosité augmente,
On sait ce qui nous attend au septième étage.
Mais la curiosité augmente,
La respiration augmente,
La vitesse augmente,
La respiration devient haletante,
La langue ne s'y tient plus dans la bouche, évidente,
Les derniers centimètres se font sentir.

Plus
Que
Quelques
Marches.
Plus
Que
Quelques
Pas.

On vient.
On arrive.
On est au septième étage.
On est au septième ciel.

On respire,
On transpire.

On respire,
On transpire.

On respire,
On respire.
Et on boit le thé.
Le code en bas c'est treize zéro sept. Monte quand tu veux, elle me dit.

Je ne prends jamais l'ascenseur pour monter voir Justine.
Seulement les escaliers.
Avec le temps, je gagne en endurance.
Mon cœur n'accélère plus autant à l'arrivée du septième.
Nos rencontres,
monter ses escaliers et boire du thé.
On fait attention à ne pas s'attacher.
Je ne sais pas pourquoi.
Ce que je sais, c'est que pour l'instant ça me va.
Juste baiser et boire du thé.

Aujourd'hui, Justine est différente.
Je la sens hésitante.
Ses yeux parlent avant sa bouche.
Est-ce que ça te dit qu'on aille au musée de l'Hermitage ce week-end?
Justine ne veut plus juste baiser et boire du thé.
Justine nous veut de l'art.
J'en suis troublé.
J'ai peur des boîtes noires,
Théâtres, galeries, musées.
Je veux du réel, du concret.
Je ne veux pas
De représentation.
Il vaut mieux qu'on arrête de se voir.
À Justine et ses peintures, un dernier regard.

Je redescends en ascenseur.

Je swipe.

Gauche, droite, gauche, droite.

Souvent à gauche.

Je n'ai plus envie de baiser.

BOUGIE

Thiên-Anh Nguyen

Doctorante, EPFL-EDCE

Ça commence dans la poitrine, puis ça se propage dans le corps entier. Dans chaque orteil, chaque cheveu. Mon corps est une bougie qui se ramollit. Quand tout a fondu, l'air qui m'entoure s'affaisse, comme attiré par cette grande masse molle, et m'enveloppe. Est-ce de la tristesse ? Ça y ressemble un peu, à cause des larmes, mais c'est différent. Peut-être que je n'ai simplement plus assez d'énergie pour être triste. Alors mon corps se met à absorber la gravité. Dans ces moments-là, je n'ai qu'une pensée. Harry, ma famille, les quelques personnes qui me sont attachées, j'aimerais qu'elles m'oublient. Qu'elles me laissent tout lâcher. Je veux m'abandonner en chute libre et découvrir ce qu'il y a en bas : peut-être une mer moelleuse dans laquelle je peux moi aussi m'oublier. Ou une terre tellement dure et sèche que tout s'y écrase en un aplat parfaitement anonyme.

*

Lundi matin. Quelques collègues sont à leur poste de travail. Je ne suis jamais sûre de combien nous sommes dans cette grande pièce froide et grise. J'allume mon ordinateur. Après trois tentatives pour saisir mon mot de passe, l'écran d'accueil apparaît, immobile. Des millions de pixels qui se dressent devant moi comme une stèle. Je n'ai aucun souvenir de mon travail de vendredi dernier, à part celui de cet écran d'accueil. Malgré les couleurs familières qui tentent de m'apprivoiser, je n'y vois qu'un arrangement de portes sournoises. Un simple clic peut me faire basculer sans retour. Ma gourde est vide. Je me dirige vers la cafétéria, Nathalie se prépare un café.

- Ça va ?

- Oui, juste un peu fatiguée.

J'ai répondu mécaniquement. Je fais semblant de regarder ma tasse et creuse dans ma mémoire dans l'espoir d'y trouver quelque matériau pouvant maintenir la conversation.

- C'est à cause de quelque chose en particulier ? me lance-t-elle.

Je suis désespérée. La conversation a pris une trajectoire inhabituelle et je ne peux pas me cacher. Nathalie fronce droit vers moi ses sourcils.

- Je comprends si tu n'as pas envie d'en parler. Si jamais tu changes d'avis, je suis là pour t'écouter.

Un mélange d'inquiétude et de sérénité s'échappe maintenant de ses yeux légèrement plissés.

*

1h du matin. A travers la fenêtre, une procession de lucioles en zigzags réguliers. Ce sont des voitures parcourant la route qui relie la ville aux villages de montagne. La nuit est belle, elle est honnête dans son économie de couleurs. Le jour nous ment avec ses éclats. Je repense à aujourd'hui, à la conversation avec Nathalie. Je ne lui ai pas demandé comment elle allait.

*

J'aperçois Nathalie dans la cafétéria. Des semaines que nous n'avons pas parlé.

- Ça va ?

Je pense : non. Pour une fois ma langue se laisse porter et forme un : «Non». Je me sens nue mais quelque chose en moi l'a voulu. Une pluie torrentielle jaillit de mes yeux comme pour me laver. Nathalie ne dit rien. Je vois flou à travers le rideau de larmes mais il me semble qu'elle attend. Une, deux, peut-être cinq minutes. Le flot à peine amoindri, c'est une tempête de mots qui s'abat. Je ne sais pas ce que je dis mais Nathalie se met à attraper les mots telle une jongleuse avant qu'ils ne s'écrasent sur le sol. J'ai l'impression que je peux tout dire. Chacun de mes mots est accueilli avec la même souplesse, quel que soit son poids. Quand le silence revient enfin, je me sens coupable d'avoir accaparé cet instant.

- Tu n'as pas à t'excuser. Tu es courageuse, m'assure Nathalie.

Sur son visage, un sourire qui déborde comme une vague.

*

Je suis debout dans le salon, en pleine nuit. Du haut de ma fenêtre, je veille sur un troupeau d'immeubles oubliés, reflet saisissant de cet encombrement de boîtes que j'empile en moi depuis des années. Il y en a de toutes sortes, une collection honteuse. Certaines sont si anciennes que je ne saurais les dater ; les plus récentes ont les bords tranchants. Je ne peux pas les imbriquer car leurs dimensions sont incompatibles. Elles prennent trop de place et m'empêchent de bouger librement. Désormais, je m'en débarrasserai une à une et ne garderai en moi que leurs contours dessinés par la poussière. Ainsi, je pourrai les reconnaître quand je les rencontrerai à nouveau. Comme une carte pour anticiper les pièges.

Je frissonne. Le froid du carrelage pénètre mon corps. J'entends un léger froissement de draps : Harry qui bouge dans son sommeil. Sa chaleur tranquille traverse l'appartement et m'invite à rejoindre la chambre.

*

Dimanche. C'est une matinée lumineuse. Silence magistral orné de quelques chants d'oiseaux. Le manque de sommeil m'assomme tandis que la blancheur des montagnes fend le ciel ; j'ai envie de dire merci pour ce paysage. Soudain, un battement assourdissant. Un hélicoptère de secours survole le quartier

LA TÊTE SUR L'OREILLER

Victoire-Kezeu Tchouangang

Collaboratrice à l'Association Plume, EPFL

Seule. Maussade.

La nostalgie t'enveloppe d'un voile monotone. Cent symphonies s'engouffrent à travers les fenêtres. Les gouttes battent la mesure. Elles s'infiltrèrent dans ta tête. Et décollent tes pensées enfouies. Tes paupières s'alourdissent. Tu t'envoies hors de cette existence.

Délivrée.

Elle admire un panorama chatoyant, traversé par un doux parfum emporté par la brise. C'est un lieu où l'âme peut se régénérer. Tandis qu'elle se promène parmi les fleurs sauvages, elle a le cœur léger, comme à l'aube d'une grande aventure.

Devant elle, une fillette de six ou sept ans. L'enfant lui sourit, l'invitant à l'accompagner dans son voyage. Sans hésiter, elle saisit sa main. Une complicité inexplicable les unit. Toutes deux arrivent dans un jardin rempli de roses. Rouges. Roses. Orange. Jaune. Chaque pétale trace un chemin optimiste.

«Vois-tu, Maman ? l'espoir est la lumière qui nous guide dans les jours les plus sombres. C'est le phare qui nous conduit vers des choses meilleures. C'est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.»

Aussitôt après, la lumière du soleil couchant l'aveugle.

Avec ses frères, ils courent à travers les champs. Leurs rires. Une joyeuse cacophonie. C'est une époque où la vie est simple. Une époque où les dures réalités de l'âge adulte ne se sont pas encore imposées. Cachés parmi les hautes herbes, ils se poursuivent sans se préoccuper de la terre qui macule peu à peu leurs habits ou du vent qui les décoiffe.

Un ruisseau. Des jets fusent. Ça tape dans les vaguelettes. Ça crie. Ça rit. Et alors que les derniers rayons leur martèlent le dos, elle ressent une émotion qui lui coupe le souffle. Juste la liberté. Pas de pauvreté. Pas d'injustice. Rien que la langueur de cette soirée d'été et la fraîcheur de l'eau sur ses pieds.

Ce souvenir d'enfance lui laisse un sentiment de nostalgie doux-amer. Car dans ces moments d'insouciance au bord du ruisseau, elle entrevoit un monde encore innocent et vierge, un monde auquel elle ne peut que rêver de retourner.

Descente. Son corps s'imprime dans le matelas.

Elle se souvient encore du premier jour où elle a gravi les marches de la faculté de médecine. Des projets pleins la tête. Gonflée par la fierté d'être la première universitaire de sa famille. Elle se rappelle encore les longues soirées passées dans la bibliothèque en compagnie de ses nouveaux amis. Prête à tout pour réussir son cursus. Mais tout cela n'a pas suffi. C'est son premier échec. Ses amis ont continué leur chemin sans elle. Elle garde le sourire, malgré tout. Il suffit sans doute de le vouloir pour y arriver. A-t-elle réussi ? Vraiment ?

Qu'est-ce que la réussite ? Est-ce de rendre ses parents fiers ? De posséder plus que les autres ? Ou est-ce simplement d'avoir surmonté les obstacles de la veille ? On lui a vendu l'indépendance financière comme l'aboutissement d'une vie. Peut-elle dire qu'elle est heureuse ? La réussite sans joie existe-t-elle ? Toute passion pour la médecine l'a

quittée. On lui a menti. Onze ans d'étude. Mais pour quel travail ? Écouter des criminels qui justifient leurs actes ignobles toute la journée. Prétendre avoir de l'empathie pour des pédophiles. Les envoyer en asile ou en prison. Que peut-elle faire de plus ? Elle se sent si seule. Personne ne l'attend chez elle. Comment a-t-elle cru pouvoir trouver son bonheur dans une carrière. Elle voit sa vie se déployer en nuances de gris. Tout va vite, comme pour éviter de trop ressasser les erreurs qui l'ont menée jusque-là.

Un éclair de son passage à la clinique lui revient. Elle avale une pilule. Entre deux crampes, elle évacue une partie d'elle-même. Sept ans de regret. Sa seule envie est de dormir. Mais elle n'y arrive pas. Elle n'ose pas.

Passé trop présent. Accélération.

Elle court sur une piste arc-en-ciel. Le paysage défile à toute allure dans la mauvaise direction. La peau de ses bras est constellée de taches. Ses mains sont floues et recourbées. Elle se penche vers le sol qui se fend en un toboggan métallique brûlant. À la fin de cette descente, le soulagement la fait trembler. D'un bond paresseux, elle gagne le sol qui s'étend à l'infini, lisse et noir. Elle est seule. En observant le métal, elle voit son reflet déformé. Une vieille femme ratatinée lui fait face.

Cri. Ses paupières s'ouvrent. Sueur.

L'INCONNUE EN JAUNE

Florence Hugard

Collaboratrice scientifique, UNIL

J'ouvre les yeux au chant de l'océan et aux percussions de la pluie. Le bungalow est vide. Adélia et Mariana ne sont pas là. Je suis seule pour la première fois depuis notre arrivée à la Praia do Sono. Je contemple le nuage en gaze blanc au-dessus de ma tête, flottant au souffle du vent. Cela fait un mois, tout juste aujourd'hui, que j'ai atterri à l'aéroport international de Guarulhos, aux portes de la plus grande ville du pays.

Du ciel, São Paulo et ses tours de béton s'étendaient à perte de vue avant de se fondre dans une forêt plus étendue encore. Après tant d'années, j'avais finalement écouté cette petite voix, qui me chuchotait, jusque dans mon ventre, mes jambes, mon cœur, que quelque chose de beau m'attendait là-bas. J'avais mis quelques minutes à réaliser que le sourire, qui s'était dessiné sur mes lèvres lorsque j'avais posé un premier pied sur le sol brésilien, ne m'avait pas quitté. Comme si la petite voix chuchotait, cette fois dans ma bouche : « Tu l'as fait ! ». J'avais rencontré Mariana pendant un échange universitaire. Même si nous n'avions vécu que quelques semaines ensemble en résidence étudiante, nous avons partagé tellement de rires, de repas et de conversations profondes que je savais que je pouvais lui écrire et être certaine qu'elle m'attendrait à bras ouverts à la porte d'arrivée. Je ne m'étais pas trompée. Elle était même accompagnée d'Adélia, sa sœur d'une autre mère. Leurs traits s'opposaient mais toutes deux partageaient la même peau couleur caramel, un héritage des coupeurs de canne à sucre du Nordeste.

Les notes du cavaquinho me sortent de mes pensées : je reconnais Adélia et Mariana chantant *Pintinho Amarelinho*. Je me dégage de la moustiquaire et m'en vais les rejoindre sur le porche. Il s'est arrêté de pleuvoir et nous sommes seules face à l'océan. Les gargouillis de mon estomac les accompagnent doucement dans leur chanson. Lorsqu'ils commencent à s'improviser solistes, nous décidons d'aller prendre un petit déjeuner dans le restaurant d'à côté. Pour moi, cela sera une tapioca aux bananes et *doce de leite* ; du lait condensé cuit, une sorte de miel divin. La cuisine brésilienne m'a fait découvrir des endroits inexplorés de mes papilles. Si j'étais barbare, je la résumerais en trois mots : haricots, *dendê*, manioc. Mais aujourd'hui je ne veux pas l'être, je décrirais donc la chaleur de la *moqueca*, le croustillant de l'*acarajé*, le moelleux du *pão de queijo*, la simplicité de la *feijoada*. Et puis je mentionnerais tous les autres délices qui méritent d'être nommés : *açaí*, *coxinha*, *pasteis*, *brigadeiro*, *bobó*, *quindim*. Et puis tout ceux dont je me souviens l'émerveillement mais pas le nom. Et puis les fruits : noix de coco, *cupuaçu*, mangues, ananas, *caju*. Même les simples bananes avaient un goût de nouveau.

“*Eu vou querer uma tapioca de doce de leite com banana. Obrigada.*” Sujet, verbe, complément, formule de politesse. Mon portugais bancal s'améliore de jour en jour : je dis des non-sens avec toujours plus d'assurance et de fierté. J'ose dire haut et fort des choses que je n'arrive pas à exprimer et que personne ne comprend. Et ça fait du bien.

Nous passons notre dernière matinée dans ce petit cocon de sable et de fougères et prenons la route vers Paraty. Sous le poids de nos sacs à dos, nous entamons notre escalade à travers la forêt atlantique, son calme et son bouillonnement de vivant. L'air est si humide que, rapidement, notre transpiration se mêle à la moiteur ambiante. On zigzague

entre les lianes et les pierres recouvertes de mousse et on savoure la brume fraîche des cascades. On prête l'oreille aux chants des oiseaux et l'œil aux papillons tourbillonnant.

Nous foulons maintenant les pavés des rues blanches de Paraty. Au loin, on peut déjà entendre la samba qui ronronne dans les arrière-cours. Encore une ruelle à droite et nous arrivons à notre prochain foyer. La mère d'Adélia nous attend sur le pas de la porte et m'accueille à grandes embrassades, comme si je l'avais toujours connue. Elle est impressionnante non seulement par sa taille mais par la chaleur qu'elle dégage. Elle rayonne comme le soleil de Bahia. Elle et la mère de Mariana ont grandi ensemble, avant d'immigrer à 18 ans au sud ; elle nous raconte. Nous nous asseyons à table juste en dessous du ventilateur vrombissant pendant qu'elle nous prépare un jus de maracuja. Une petite statuette en bois est érigée juste au-dessus du poêle. Elle porte une somptueuse robe bleue sur sa peau ébène. "C'est *lémanja*" m'explique Adélia "une *orixá*, la déesse des mers, la protectrice des femmes". Toutes les trois me racontent la religion Candomblé, son origine africaine cruellement modelée par l'esclavage, ses coutumes rythmées aux sons des tambours, et tous ses *orixás*. Chaque *orixá* est associé à une force naturelle : *Oxum* aux rivières, *Nanã* à la boue, *Xango* au feu, *Iansã* au vent. A la naissance, l'un d'entre eux nous choisit. Comme *lémanja* avait choisi la mère d'Adélia. Je n'ai jamais été religieuse mais j'accordais une certaine beauté à chacun de ces *orixás* et une fascination pour leurs croyants.

La nuit est tombée. Les sambistas se rassoient en cercle et prennent leurs instruments, la *roda va* recommencer. Le *surdo* résonne dans les poitrines, le tambourin chatouille les oreilles, le *cavaquinho* séduit, la *cuíca* gémit. Aux rythmes de la samba, ils envoûtent mes chevilles, le bout de mes doigts et le reste du bar. Mariana revient avec trois *caipirinhas* et un grand sourire. "Il y a une soirée *fórró* qui part dans trente minutes" nous dit-elle. À Paraty, les soirées *fórró* partent en bateau à une heure du matin sur l'avant-dernier ponton. Nous sirotions nos verres, puis, sous les encouragements de la *cachaça*, nous nous dirigeons vers le port.

Le bateau se remplit doucement et des halos violets tapissent le plafond de sa salle sombre, comme s'ils étaient les reflets de l'océan sous nos pieds. Les lamentations empreintes de plaisir de la samba ont laissé place à la mélodie entraînant et insolente du *fórró*. Des dizaines de couples commencent à s'enlacer et à virevolter au rythme du *zambumba* et aux notes de l'accordéon. On prend alors ma main et m'entraîne au milieu de la foule dansante et chantante. Je suis dans les bras d'une jeune femme en robe à volants jaunes. Pas de chance pour elle, impossible de me rappeler des pas. Deux pas à gauche, deux pas à droite ? Deux pas à droite, deux pas à gauche ? Et non, deux pas en avant, deux pas en arrière. J'abandonne. Je ferme les yeux et me laisse bercer par les ondulations des jambes et l'impulsion des bras de l'inconnue en jaune. Tchak-a-tchak-tchak. Tchak-a-tchak-tchak. Les minutes passent. Les musiques défilent. J'ouvre les yeux dans une salle à moitié vide, nous sommes de retour au port. Je souris à l'inconnue et la remercie, tout en songeant que je ne la reverrai probablement jamais.

Les premiers rayons du soleil pointent le bout de leur nez. Les danseurs d'une nuit se répandent sur les pavés des petites rues blanches. Mariana, Adélia et moi sommes seules face à l'océan, cette fois-ci avec des pieds sans vigueur. J'apprécie chaque instant qui m'a permis de passer d'hier à aujourd'hui et d'avant à après. Mes yeux collent, ma gorge est sèche, et mes oreilles bourdonnent, mais j'ai des images de vie plein la tête et un goût d'encore sur la langue.